

CHAPITRE 10 : L'ESCAPADE

Il avait été désespérément facile de mettre ce petit plan à exécution - c'était une partition pour débutants, qu'on ne prenait pas même plaisir à jouer. Sornar avait débauché Tybert sans le moindre effort, et ils s'étaient enfuis, au beau milieu de la nuit, munis de provisions insuffisantes et d'armes de fortune. Ils étaient descendus jusqu'aux Marches, puis en Ville Basse, et, par delà, c'était la liberté qui scintillait dans le ciel noir.

Sornar avait cru - et peut-être espéré - un peu plus de résistance de la part d'Artus. Mais son faux frère lui avait tourné le dos, et lui en voulait tant qu'il n'avait pas même essayé de le retenir. Il n'était pas stupide, pourtant, cet Artus. Mais il se laissait abuser par ses idéaux, comme tous les autres. Il vivait dans un monde de mythes qui lui masquait le réel à perte de vue - le mythe de la famille, celui de la Cité, celui de la Loyauté. Aucune de ces valeurs n'existait dans le monde aride de Sornar; à ses yeux, les humains vivaient au milieu de ces mensonges fantomatiques, leur dédiaient leur vie, leur sacrifiaient leur temps. Il fallait la hauteur de vue d'un esprit comme le sien pour accepter la solitude, la dérélition, et la sauvage liberté qui en découlait. C'était cette forme particulière de courage qui l'avait porté si haut - qui lui avait fait franchir les frontières étroites où son espèce entière se trouvait encore confinée.

- Où va-t-on aller, pour cette chasse ? demanda Tybert au petit matin, alors qu'ils pénétraient dans la forêt et qu'Albâtre avait disparu depuis longtemps derrière eux.

- Plus loin, dans la montagne. J'ai lu qu'il y avait un endroit magnifique, doté d'une rivière, où le gibier foisonne.
- Tu sais, moi, j'ai été élevé dans les habitudes de l'Ancienne Albâtre...
- Pas de viande ?
- Non, ou très peu.
- Mais tu prendras plaisir à tuer. Nous ne sommes pas là pour faire bombance.

Tybert eut un rire insolent, un peu trop sonore, qui sonna faux dans l'immensité naturelle qui les cernait.

- Bien sûr !

Tybert se décomposait à vue d'oeil, et Sornar espérait qu'il tiendrait le coup suffisamment longtemps. Ces jeunes gens dégénérés par l'habitude du luxe n'étaient pas capables de soutenir un effort physique ou une privation. Il lui avait toujours fallu plusieurs semaines pour briser la propension des Frères Noirs à se plaindre incessamment - et là, il ne disposait que de quelques heures. Tybert allait le ralentir, peut-être même le presser de rentrer, et il faudrait bien régler ce problème.

- Ne me dis pas que tu as déjà faim et sommeil, Tybert ?dit-il d'un ton défiant.
- Non, pas du tout, articula l'autre.
- On dirait que tu regrettes déjà l'aventure, avant même qu'elle soit commencée... Si tu le souhaites, retourne à Albâtre, tu as presque le temps d'y être à l'heure pour les cours.

Tybert marchait de manière irrésolue et ne répondait pas.

- Utilise l'Esprit, que diable ! A quoi cela te sert-il donc ? Je me suis toujours demandé quel piètre usage vous faisiez de ce pouvoir. Moi, si j'en étais capable...
- Que ferais-tu ?
- Je commencerais par me maîtriser moi-même.
- Et après ?
- Je maîtriserais les autres.

Tybert éclata à nouveau d'un rire mal assuré.

- Que ferais-tu, là, si tu avais le pouvoir de l'Esprit ?
- Je t'enjoindrais d'arrêter de te plaindre et de continuer la marche en accélérant le pas.

Tybert était fatigué et irrésolu; cette remarque l'irrita.

- Mesure tes propos; je pourrais bien t'enjoindre de rentrer à Albâtre.
- Ah oui ?

Nox s'était campé devant Tybert, l'air menaçant.

- Je crois que tu ferais mieux de rentrer avant que nous ayons tous deux à regretter ta présence.

Tybert soutint le regard de Nox, longuement, hésitant peut-être à faire appel à l'Esprit pour tenter de l'enjoindre. Mais le charisme que dégageait le jeune homme était si puissant, qu'il trouva insupportable l'idée de lui déplaire, et finit par baisser les yeux.

- Excuse-moi, Nox, pour cette ridicule faiblesse, dit Tybert avec un sourire timide, que Sornar qualifia en son for intérieur de « sourire de lâche ».

Nox se montra magnanime.

- Ca va, Tybert, n'en parlons plus. Mais cesse de te plaindre.

La pierre frontale de Tybert s'alluma - assez médiocrement, d'ailleurs - et il reprit assez d'empire sur lui-même pour poursuivre leur marche nocturne. Dans la forêt, la progression était plus difficile. Nox, qui paraissait insensible à la douleur, ignorait les griffures, les écorchures des branches qu'il foulait, tandis que Tybert, soucieux de ne pas déchirer sa toge, mesurait ses pas avec des lenteurs de vieillard. L'obscurité profonde les faisait sans cesse s'écarter du sentier, et dissimulait les obstacles. Sornar voyait sa patience mise à rude épreuve, et la nécessité de se débarrasser de Tybert s'imposa bientôt comme la seule solution possible. De toutes façons, il ne pourrait pas se rendre sous la Montagne en sa compagnie, et tel était le but unique de toute cette pénible mascarade adolescente.

- Passe devant, Tybert, tu nous ralentiras moins si tu sens que je te talonne.

Tybert, si fatigué maintenant qu'il économisait même les mots qu'il prononçait, s'exécuta, et Nox se mit à chercher, des yeux et de la main, un objet propre à devenir une arme. S'il avait disposé de l'Esprit, bien sûr, c'eût été autrement facile. Mais il lui fallait sans cesse s'en passer, et l'Esprit, comme un membre fantôme, lui faisait mal à chaque fois qu'il avait envie de s'en servir. Il trébucha sur un tas de pierres, et se baissa. Sa main trouva ce qu'il cherchait, une pierre ronde, d'assez petite taille. Il connaissait parfaitement le fonctionnement du corps et son endurance aux blessures - des générations de Frères Sombres avaient payé de leur sang cette science sinistre. Il fallait viser juste, et profiter pour cela d'une trouée de lumière dans le couvert des arbres. Il fallait heurter Tybert à l'arrière, vers le bas du crâne, avec une force parfaitement dosée, afin qu'il ne se souvînt pas de l'attaque, et qu'il n'eût pas de séquelle trop importante. Il fallait un semblant de mise en scène qui permît d'expliquer le choc.

Quelques minutes plus tard, les arbres se clairsemèrent un peu, et de pâles rayons de lune dessinèrent la silhouette harrassée de Tybert.

- Attention ! cria Nox dans un cri étouffé - et presque simultanément, la pierre heurta Tybert sur le côté de la tête.

Le jeune homme s'affaissa, sans un bruit, sur le sol recouvert de mousse. Sornar, sûr de lui, sans même s'assurer qu'il était encore en vie, le tira sur le côté et l'allongea sous un grand orme. Puis, libre enfin de ses mouvements, comme s'il venait de se débarrasser d'une entrave physique, il poursuivit sa route avec une célérité décuplée. Nul spectateur ne pouvait le voir, mais c'eût été un étrange spectacle que cet adolescent à peine pubère, arpentant la forêt au mépris de son propre corps, mû par une détermination farouche. Il avait évalué à un jour de marche solitaire le trajet à accomplir, et à trente-six heures au plus l'inconscience de Tybert. Il n'avait donc pas une minute à perdre, et ne s'accorda que deux heures de sommeil lorsqu'il jugea que sa fatigue le ralentissait trop.

Au matin suivant, fidèle à ses prédictions, il parvint enfin à l'entrée de la Montagne où, douze ans auparavant, le petit Nox de trois ans avait été secouru par les valeureux Citoyens d'Albâtre... Le grand bûcher des Frères Sombres était encore là, tâche noire sur le vert végétal, cendre et mort au milieu de la profusion de la vie. Où était donc le Frère Sombre ? Il ne pouvait espérer, évidemment, qu'il fût là à l'attendre, en faction devant l'entrée, comme quelque personnage de légende. Il menait probablement sa vie d'ermite, faite de petits travaux et de méditation. Rien ne l'avait prévenu de l'imminence du retour du Maître. Sornar hésita un instant. Il serait évidemment beaucoup plus rapide de quitter le corps de Nox pour retrouver le disciple. Cette solution lui répugnait cependant. Il serait trop stupide que ce corps fût attaqué, ou qu'il prît la fuite... Sornar alors se dirigea vers le tunnel et entra dans l'obscurité. L'odeur d'humus et de cave humide le prit à la gorge. Il ne tarda pas cependant à retrouver l'ancien cachot de Nox, et il y entra. Il se souvint sans émotion de la façon dont Joris avait voulu le trahir juste avant de mourir. Puis il ferma la porte, qu'il bloqua avec une branche, et alla s'asseoir au fond. Là, dans un spasme devenu familier, il quitta le corps de Nox, et se projeta.

La sensation - si l'on pouvait parler de sensation sans un corps - était toujours aussi déroutante, et il fallait à Sornar toute la puissance de son individualité pour ne pas se dissoudre, à chaque fois, dans l'éclatement de sa conscience. Tout à coup, il devenait un flux immense

d'informations, un fleuve - la vitesse de croissance de chaque arbre, la direction de chaque courant d'air, la température de chaque cours d'eau, les tendances du comportement de chaque groupe humain, de chaque espèce animale, circulaient en lui, sans hiérarchie. Les humains étaient si insignifiants au regard de tout le reste qu'il lui fallait toujours un peu de temps pour retrouver sa part humaine - puis, un peu de temps encore pour cibler et suivre un courant d'informations particulier, en se rendant sourd à tous les autres. C'était pendant ces quelques minutes en général que Nox demeurait seul dans son corps - tandis que Sornar trouvait l'énergie de se rassembler lui-même et de former à nouveau une intention consciente. Dès qu'il retrouvait Nox dans le fleuve du monde, il fondait sur lui comme un prédateur sur sa proie. Mais en l'occurrence il fallait laisser Nox un peu plus longtemps - le temps de sonder cette Montagne, et d'attraper au vol la conscience singulière de l'humain qui devait s'y nicher.

Sa libération, comme une naissance éternellement recommencée, était infiniment douloureuse pour Nox. Tous ses nerfs vibraient, tendus à se rompre, et il reprenait conscience dans l'hébétude de cette souffrance. Lorsqu'il était enfermé en lui-même, Nox n'avait pour autre richesse que ses souvenirs, et il revivait, en boucle, les minutes passées dans son corps, approfondissant chaque sensation, chaque mot, tentant de comprendre le monde à travers les indices lacunaires qui filtraient jusqu'à lui. La présence d'Artus à ses côtés lorsqu'il s'éveillait était comme un baume sur la plaie vive de son existence; il lui rappelait les brumes bienheureuses de leur vie intra-utérine, et les liens indéfectibles qu'ils y avaient formés. Artus était la seule personne dont il eût jamais vraiment écouté la voix - il se souvenait de Joris, mais sans connaître son nom, et l'amour inconditionnel qu'il avait porté à son bourreau se teintait aujourd'hui d'un doute. Le ressassement de ses trois premières années d'existence, qu'il comparait maintenant à la sollicitude d'Artus, lui avait apporté la compréhension vague de son supplice, et il avait fini par haïr le souvenir de Joris. D'ailleurs, c'est le visage de Joris qu'il prêtait à Sornar, lorsque celui-ci, brutalement, le dépossédait de sa vie pour l'enfermer dans le cachot de sa solitude. Artus lui apportait la chaleur humaine dont il avait été exclu; mais il lui avait aussi, patiemment, apporté le langage, qui lui avait permis de mettre de l'ordre dans ses sensations diffuses, ainsi que l'espoir. Récemment, Artus l'avait touché par l'Esprit - doucement, non pas comme Sornar - dans une

forme d'étreinte immatérielle qui avait illuminé les recoins les plus profonds de sa conscience. Et la loyauté de Nox envers Artus était d'une nature surhumaine, à la hauteur de l'expérience hors norme que cet enfant avait connue. Il serait mort, il aurait tué, il aurait bouleversé le monde pour Artus.

Quand il se réveilla, en proie au crépitement de tout ses nerfs, il ne crut pas tout d'abord ses propres sens. Au lieu de la lumière d'Albâtre et de sa profusion de couleurs et de formes gracieuses, il était dans le noir. Non pas dans son lit, mais dans un espace horriblement familier, qu'il reconnut tout de suite. Il était revenu en arrière, aux temps noirs de son enfance. Une froide angoisse lui comprima le coeur et la gorge, et ses difficultés à respirer l'empêchèrent un moment de penser. Pourquoi était-il là ?

Il articula péniblement les syllabes rassurantes.

- Ar-tus ?

Mais il avait conscience de sa solitude, épaisse autour de lui comme l'obscurité, térébrante comme le froid.

- Ar-tus...

Le cachot n'avait pas changé; c'étaient le même parfum, les mêmes échos lointains d'une eau souterraine. Le temps avait-il eu un spasme, lui aussi, et s'était-il retourné sur lui-même ? Nox, incapable de comprendre, se laissa aller au sentiment archaïque qui l'envahissait, et n'essaya même pas de sortir. Il était à nouveau le petit garçon de deux ans qui passait le plus clair de son temps dans cette caverne, hébété et prostré dans l'immobilité d'un temps figé.

Lorsque Sornar reprit possession de lui, il constata à nouveau cette sorte de résistance qui se développait chaque jour un peu plus. Malgré une expérience du monde presque réduite à néant, il y avait dans cette âme comme un embryon de langage et de volonté qui s'était monstrueusement développé. Le corps quasiment vide qui lui avait servi d'hôte lorsque l'enfant était très petit n'était plus vide à proprement parler - un Esprit, confus et extraordinairement immature, était là. Et Sornar savait fort bien que le seul fait d'avoir survécu à cette possession presque continuelle était le signe d'une force naturelle peu commune. Evidemment, l'expérience

était sans exemple, mais qu'aurait donné un esprit médiocre soumis au même traitement ? Sornar, qui avait observé nombre d'esprits médiocres dans la Guilde de l'Ombre, avait sa petite idée là-dessus. L'Esprit se serait anéanti, désindividualisé, disloqué. Comment celui-ci avait-il pu maintenir l'unité d'un sujet, sinon conscient au plein sens du terme, du moins souffrant et désirant ? C'était là un mystère qui l'intéressait beaucoup du point de vue intellectuel, et qu'il regrettait de ne pas pouvoir étudier. L'esprit de Nox en effet était destiné à une destruction très proche, dès lors que son corps lui serait définitivement arraché.

Chassant ces pensées inutiles, Sornar, qui avait localisé le Frère Sombre dans une clairière à quelque distance de là, se mit en marche. Il ne se souvenait pas du nom de l'homme - douze ans de solitude et d'amaigrissement l'avaient définitivement défiguré. Il le trouva occupé à gratter la terre comme une bête, dans des loques hideuses, et soupira d'agacement devant l'obligation de recourir à un tel messager.

- Frère Sombre ! tonna-t-il de sa voix autoritaire.

L'homme sursauta, et tourna vers lui des yeux où la lumière mit longtemps à se faire - des yeux dont l'intelligence semblait s'être absentée.

- Je suis ton Maître, continua Sornar. Je suis revenu, comme je l'avais prédit.

L'homme s'était redressé, et s'était placé dans une position d'attaque que Sornar connaissait bien.

- Fais attention, imbécile. Je ne dispose pas de l'Esprit lorsque j'habite ce corps, tu pourrais lui faire mal.

L'homme fronça les sourcils. Le garçon était beau, bien habillé, il avait les muscles découplés et le teint hâlé. Et l'homme ne reconnaissait aucunement l'enfant maigre et pâle qui accompagnait Joris dans les derniers temps. Mais l'intonation, elle, lui était familière.

- Vous devez avoir un message, Maître, dit-il en inclinant la tête légèrement.

Sornar soupira.

- Je suis heureux d'entendre le son de ta voix, j'avais peur que tu ne saches plus parler.

Le Frère Sombre s'inclina plus bas.

- Tu vas prendre toutes tes hardes et te rendre à la Cité Monastère. Tu iras trouver Pher, et tu lui diras que le moment est venu de revenir en Albâtre. La Confrérie peut camper sous la Montagne, mais j'ai besoin de lui dans les faubourgs. Te souviendras-tu de ce message ?

Le Frère Sombre, comme s'il avait peur d'entendre à nouveau le son de sa propre voix, hocha la tête en guise d'assentiment.

- Dis lui de faire vite. L'heure de la seconde incarnation approche.

Le Frère Sombre demeurait immobile, en attente d'un ordre.

- Eh bien, qu'attends-tu ? Je t'ai dit de faire vite.

Sornar le regarda s'exécuter avec une grimace de dégoût. Puis il le rappela.

- Apporte-moi à manger, d'abord.

Une heure plus tard, Sornar commençait son long chemin de retour. Il était affamé et épuisé lorsqu'il passa devant l'endroit où il avait allongé Tybert, qui n'était plus là. Il ne le rattrapa qu'à quelques heures d'Albâtre, à l'orée de la forêt.

- Tybert ! cria-t-il d'une voix fausse.

Le jeune homme, blessé et d'une pâleur extrême, qui ne parvenait à marcher qu'en sollicitant ses dernières forces spirituelles, eut le temps de se retourner, avant de s'écrouler, les jambes chancelantes.

- Nox ! Tu es là ! murmura-t-il. Nous sommes sauvés...
- Tybert, je te croyais mort ! Nous avons été attaqués par des hommes des bois, et j'ai pu prendre la fuite, mais ils m'ont poursuivi pendant si longtemps que je me suis retrouvé totalement perdu quand je les ai semés... Et quand j'ai retrouvé mon chemin, ajouta-t-il avec un sanglot dans la voix, tu n'étais plus là ! J'ai cru qu'ils t'avaient enlevé.

Tybert, sur le point de s'évanouir, n'en croyait pas ses oreilles.

- Quelle aventure, hein Nox, murmura-t-il. On ne va pas trop nous gronder, maintenant, et nous serons les héros...
- Oui, dit Nox. Ne t'inquiète pas. Je vais chercher du secours, et te ramener à la maison.

Et, tandis que Sornar s'éloignait de son pas nerveux, Tybert le suivait des yeux, empli d'une admiration presque amoureuse. Cette épreuve traversée les avait tant rapprochés qu'il doutait à présent que quoi que ce fût pût les séparer.